



HAL
open science

De quelques points aveugles dans les histoires de vie

Jean-François Gomez

► **To cite this version:**

Jean-François Gomez. De quelques points aveugles dans les histoires de vie. La production du savoir : formes, légitimations, enjeux et rapport au monde, Sep 2019, Nice, France. halshs-02422686

HAL Id: halshs-02422686

<https://shs.hal.science/halshs-02422686v1>

Submitted on 22 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De quelques points aveugles dans les histoires de vie¹

Par Jean-François GOMEZ²

Introduction

En guise d'introduction je pourrais présenter un propos tenu par Boaventura de Santos qui montre l'importance de s'approcher de la singularité des histoires de vie... pour y rencontrer l'universel : « *Nous n'avons pas besoin d'une théorie générale mais nous avons encore besoin d'une théorie générale de l'impossibilité d'une théorie générale* ».

Je ne crois pas que l'on puisse aborder le sujet de ce colloque sans traiter des « représentations » et de la façon dont elles se constituent. Je me sens des affinités particulières avec les auteurs qui sont cités dans le texte introductif du colloque ; pourtant, chacun de nous a son parcours de connaissance lié à son expérience, et la pratique de nos activités de recherche et de nos métiers nous conduit de façon préférentielle vers telle ou telle œuvre. Bien que je connaisse l'existence de Boaventura de Santos (1940-) professeur portugais en sciences sociales qui fut très présent aux Forum social de Porte Allegre, que j'ai entendu parler de Annibal Quijano (1930-2018) chercheur péruvien qui enseigna la « colonialité du pouvoir » au Mexique et au Chili, bien que l'on m'ait parlé de l'argentin Walter Mignolo (1941-) et de la question postcoloniale, je ressens un intérêt particulier pour des gens comme Franz Fanon (1925-1961) auquel m'a initié le psychiatre François Tosquelles, Henrique Dussel (1934-) et le pédagogue brésilien Paulo Freire dont le livre *Pédagogie des opprimés* m'a marqué définitivement, m'entraînant vers une lecture politique du travail social. J'ajouterai quelqu'un qui est encore assez mal connu et qui est l'un des précurseurs de la méthode des histoires de vie, l'un mes domaines privilégiés de recherche. Il s'agit de Henri Desroches (1914-1994), chercheur passionné par l'Afrique et qui se servait beaucoup et

¹ Présenté le 20 septembre 2019. La version présente est davantage développée.

² Chercheur et formateur en travail social, Docteur en sciences de l'éducation de l'université de Tours. Dernier livre paru, *Le « gai savoir » des éducateurs, éloge des transparents*, L'Harmattan, 2019.

avant les autres des histoires de vie qu'il utilisait comme « autobiographie raisonnée ». Je pense qu'avec tous ces chercheurs connus ou moins connus, nous sommes en pays familiers et qu'ils nous permettront d'avancer sur notre sujet. Pourtant, comme on le verra, j'ajouterai à cette longue liste une voix très pure et mal connue. Je vais aborder le sujet pour commencer à partir d'une minuscule anecdote.

Un morceau d'expérience vécue : Impasses et difficultés de l'écoute

C'est une journée d'étude dans un établissement où les équipes travaillent sur des maladies rares... J'y exerce la fonction délicate de « fil rouge » où il s'agit, en quelque sorte de réagir, d'interpeller, de trouver des liens entre tout ce que l'on entend. Tout se passe plutôt bien, la situation permettant même quelques morceaux de bravoure. Jusqu'au moment où je ressens quelque chose qui me fait « perdre le fil » justement. Je suis pris d'une sorte de malaise diffus et peut-être de colère rentrée. En y repensant dans l'après-coup je me demande d'où vient cet état mental.

Il s'agit du travail d'une éducatrice : un film vidéo qui présente une interview d'un de ses résidents, un jeune homme de quinze ans en situation de handicap et qu'on a cru bon de placer là pour illustrer les réflexions communes. En fait, il n'était pas prévu au programme. Excellente idée pense le public, pourtant sa présentation me rend mal à l'aise. La conversation présentée n'est pas aisée entre l'éducatrice et le résident, ce que l'on attribue sans doute au handicap de la personne interviewée. Et l'éducatrice de toute évidence, pense avoir fait un excellent travail.

Racontons la scène : on la voit trop souvent à la télévision : un « journaliste » -ici une éducatrice avec un usager- pose des questions mais attend des réponses précises. En l'absence de réactions assez rapide pour le rythme de son émission, le journaliste s'inquiète, ne supporte pas les silences et finit par répondre à la place de l'interviewé. Ce dernier, penaud, n'a plus qu'à opiner gentiment à toute formulation de sa pensée, celle-ci finissant par ne plus lui appartenir. Spectacle affligeant et quasi quotidien de la non-écoute qui peut prendre des proportions terribles dans nos médias, tels ces « animateurs » qui, mis en difficultés, s'en sortent régulièrement en laissant se mettre en place une cacophonie généralisée.

Recherchant la formule qui ne blessera pas, je reste silencieux alors que le public se tourne vers moi. La professionnelle recherche l'approbation du public et la mienne en particulier. Je ne dirai rien de la séquence et passerai vite à autre chose. Nous en resterons là.

Dans mon for intérieur, pourtant, je me répète cette réflexion de l'anthropologue François Laplantine lequel m'a beaucoup appris sur les récits de vie et la façon de les obtenir : « *Si tu ne poses que des questions, tu n'auras que des réponses* ».

Ecouter, mais jusqu'au bout

Nous voilà avec cette formule intéressante, de plain-pied dans la question des récits de vie et de la posture qu'elle suppose chez le chercheur. Mon travail dans ce domaine m'a surtout appris que la rencontre n'a pas lieu simplement parce que nous la souhaitons. Il convient avant tout, dans des situations de ce genre, de construire un espace de parole et de silence, le contenir et le préserver. L'attitude du chercheur est plus celle d'une quête que d'une conquête et je l'ai dit dans d'autres lieux³. Lorsque cet espace de rencontre est protégé des influences et des manipulations possibles, surgissent de belles découvertes. On apprend que tout homme, toute femme est détenteur d'un récit, même si ce dernier est le plus souvent écrasé, malmené, sa vérité ne demandant qu'à s'exhaler et s'épanouir. S'exhaler et s'épanouir : j'ai souvent évoqué les récits de vie comme des fleurs qui souffrent dans le sol, s'étiolent trop souvent, demandent à se développer et s'épanouir, sortir de terre.

Cela est vrai dans le monde du travail et même du travail social. On est toujours surpris, même émerveillé quelque fois quand on a pris le temps d'écouter **jusqu'au bout** n'importe quel professionnel préoccupé de son métier. C'est le travail que je recommande auprès des professionnels du *care* qui exercent des activités qu'aucune statistique, aucun questionnaire ouvert ou fermé ne pourra jamais appréhender dans sa complexité.⁴

Un des auteurs qui a le plus apporté dans ce domaine est un romancier espagnol du nom de Xavier Cercas. Cet auteur maîtrise à un degré rare l'art du récit. Quand on lui demande de rassembler ses idées là -dessus, cela donne un livre étonnant, le seul ouvrage un peu abstrait qu'il ait rédigé. Cela s'appelle *Le Point aveugle*.

³ Jean-François Gomez, « Indiens et indigènes, variation autour de la question du récit de vie et de sa méthode », pp.137-154, in *Le chercheur-voyageur, Déplacement(s), mouvements des savoirs et constructions épistémologiques*, préface de Marie-Joseph Bertini, L'Harmattan, 2018

⁴ J'ai été surpris dans mes stages destinés aux histoires de vie en travail social, du fait que les stagiaires racontaient des moments très importants de leur vie professionnelle qu'ils n'avaient jamais raconté jusqu'au bout, malgré les temps considérables d'analyses de pratique et supervisions proposés par les institutions.

« C'est, nous dit-il, à travers ce point aveugle que le roman voit, c'est précisément à travers ce silence que le roman parle (ou devrait parler) avec éloquence, c'est à travers cette obscurité » que le roman illumine (ou devrait illuminer) » (2016).

Notre éducatrice qui aurait tant voulu que je dise du bien de la vidéo qu'elle avait montée et que je sanctionnais en quelque sorte par mon silence, ne semblait pas à la recherche de ce point lumineux.

Cette petite lumière, paradoxalement, est pour Cercas ce point aveugle. Aveugle pourquoi ? Parce qu'il s'agit bien plus souvent davantage d'une question qu'une réponse ! On n'a pas forcément trouvé. On ne saura jamais si Don Quichotte est fou, si le capitaine Achab saura un jour ce qui se cache derrière Moby Dick. On ne saura pas si Joseph K. du Procès est innocent ou coupable. Ces questions, il vaut mieux les laisser à celui que j'appellerai le narrateur, le détenteur du récit, et non le narrataire qui le rend possible par les circonstances et *la forme* qu'il a proposé.⁵ La méthode des récits de vie est essentiellement liée à l'éthique qui est avant tout question, alors que la déontologie et la morale sont des réponses.

Un imaginaire postcolonial

Par là, je crois bien que nous retournons aux questions épistémologiques citée en introduction. Certains, à l'affût de la vérité des récits- et par exemple les tenants d'une administration qui a comme rôle d'attribuer des papiers à ceux qui n'en ont pas-pensent que les récits sont arrangés. Je pense au contraire que chacun ne manque pas de s'arranger avec son récit, essayant de lui donner crédibilité d'abord par rapport à soi-même ce qui n'a rien à voir avec un processus de dissimulation. Dans d'autres travaux, j'ai désigné ce processus, après Gaston Pineau, chercheur en histoire de vie comme *autopoïese*, autocréation de soi. On peut rapprocher aussi ce processus de ce que le psychologue américain Carl Rogers désigne comme le *growth*, ce qu'on pourrait traduire comme processus de croissance. Paolo Freire le désignerait comme *conscientisation*. Car l'histoire brute n'a pas de sens, c'est « *une histoire pleine de bruit et de fureur racontée par un idiot* » (Shakespeare). Ce sens, c'est la personne et le sujet qui peuvent le lui

⁵ Ce point aveugle, j'ai envie de l'appeler « point d'assemblage », avec quelques réserves car Carlos Castaneda a déjà voulu mettre dans cette notion beaucoup de choses que je n'y vois pas. J'entends par point d'assemblage ce moment stratégique où toute l'histoire semble se construire, traumatisme ou découverte, différente pour chacun de nous. Nous ne cessons d'en triturer le sens. Question fascinante qui nous mène très loin au-delà de nous-même et qui n'est pas forcément celle de l'inconscient.

donner. Mais pour cela il faut abandonner la posture savante et ce que mes amis psychanalystes désignent comme le « discours de la science ».

Simone Weil (1909-1943), une pionnière oubliée

J'en viens à Simone Weil, qui donne des éclairages puissants sur la question. Sur la condition ouvrière, sur le colonialisme, l'esclavage, le libéralisme, l'impérialisme, cette philosophe (que nous ne confondrons pas avec la femme politique qui est au Panthéon) a des visions originales qui lui font devancer avec un demi-siècle bien des travaux que nous avons cités en introduction. Simone Weil rattache entre eux, et nous fait comprendre, des phénomènes qui ont pour nom *harcèlement au travail*, *darwinisme social*, *capitalisme sauvage*, *économisme*, *impérialisme*, *exil*, *déracinement*, à des causes élémentaires (Levinas dirait *élémentales*). Son analyse porte autant sur la vie ouvrière que sur le comportement de la France avec ses colonisés. Elle s'élèvera contre la condition qui est faite aux vietnamiens réquisitionnés pour travailler dans les usines d'armement pendant la guerre autant que contre un monde où l'ouvrier se sent en exil dans son usine et le paysan sur sa terre vit comme un déraciné.

L'hitlérisme applique aux pays européens les méthodes de la conquête et de la domination coloniales [...] Le mal que fait la colonisation, c'est le déracinement. [...] En privant les peuples de leur culture ancestrale, la colonisation les dépouille de leur âme et « les réduit à l'état de matière humaine « condamnée au travail forcé. »⁶

Dans ce sens elle rejoint la duperie de la prétendue découverte de l'Amérique dénoncée par Henrique Dussel, laquelle marque le début de l'ère moderne. Dussel fut l'élève de Levinas. Il nous montre comment le schéma de pensée du philosophe de l'altérité, élève de Heidegger (personne n'est parfait !) peut nous aider à comprendre la politique des Etats mais aussi les représentations européocentriques. Comment l'Europe, dans un « processus d'hallucination négative » (Edward W. Saïd) prétend reconnaître tout un continent mais en le gratifiant d'un rôle périphérique et subalterne. De la même façon, comment les états maquillent auprès du citoyen leur « politique extérieure », refusant le débat de crainte que celui-ci dévoile la duplicité des discours

⁶ Cette déclaration sera confirmée par l'existence de la fameuse conférence de Brazaville, qui se tient le 30 janvier 1944, qu'elle aurait sans doute dénoncée si elle avait été encore en vie : les représentants de la France libre décident de prolonger le travail forcé pour une durée de 5 ans établi par les autorités de Vichy (16 février 1943) aux « indigènes » non incorporés à l'armée pour prolonger « l'effort de guerre » (article de Olivier Le Cour de Grandmaison, 11 avril 20^o16, Internet).

démocratiques, celui des valeurs. Des valeurs qui n'en sont pas puisque elles sont, si j'ose dire, d'« intérêt local »⁷ ; en cela, elles ne cessent de cautionner un certain racisme.

Le vieux mensonge de la conquête du monde

Simone Weil émet l'hypothèse de *la force* (et non du pouvoir) qui régit toutes les constructions humaines, ce qui a plus tard été développé par Axel Onneth dans *La Réification* qui voit dans nos sociétés des parias « qui ne se disent pas », car ce sont des catégories invisibles. C'est pourquoi la pensée coloniale, comme a pu le dire Fanz Fanon est un paradigme qui ne s'applique pas aux seules colonies⁸. Là-dessus, Edward Saïd continue et persiste :

« *Pour ce dernier, (qui n'a jamais voulu que les mouvements de libérations nés en Afrique et au Maghreb s'inspirent d'une quelconque démarche religieuse), le colonialisme et l'impérialisme ne sont pas quittes avec nous quand ils ont retiré leurs chapeaux et leurs forces de police. Pendant des siècles, les capitalistes se sont comportés dans le monde sous-développé comme de véritables criminels de guerre* » (Revue Sud).⁹

Par ailleurs, on connaît le témoignage courageux d'André Gide, parti au Congo où il découvrit avec horreur l'aventure du chemin de fer Congo-Brazaville : une main d'œuvre non consentante chez ces africains enrôlés de force et qui fit 17000 morts (un mort par traverse dit-on). Les témoignages que l'on peut lire sur l'aventure à cette époque en métropole, dans un pays démocratique et républicain, montrent à quel point chacun se voile la face sur ce qu'était réellement le colonialisme. André Gide lui-même, très critique à l'égard de certaines erreurs ne contesta jamais le dit colonialisme dans son principe.

⁷ Dans mon enfance dans ma petite ville d'Occitanie, il y avait des « gares d'intérêt local ». Aujourd'hui ces gares et leurs trains ont été supprimés. Cela veut-il dire que l'intérêt est aujourd'hui global ?

⁸ Elle prendra connaissance des événements d'Indochine (La mutinerie de Yen Bay suivi du bombardement de villages vietnamiens, de condamnations, à mort et de déportations) par un article de Jacques Roubaud dans le Petit Parisien. On retrouvera ce journaliste dans la campagne contre les bagnes d'enfants qui mettra en difficultés les maisons de correction comme ceux de Belle Île en mer et Mettray.

⁹ Dans un très beau recueil de poèmes paru chez Acte Sud en 2016 et intitulé « Nous aimons la vie plus que vous n'aimez la mort », Etel Adnan évoquant la guerre au Liban, écrit : « Mais il y avait quelque chose de possible dans les rues de Beyrouth, peut être la possibilité d'un monde nouveau. Le rêve a été depuis systématiquement détruit : démocratie chez lui, mais mensonges et destructions dans sa politique étrangère, c'est ainsi que nous avons vécu l'Occident. Ainsi absolument. Dans ce monde arabe, nous avons eu quelques dirigeants visionnaires et/ou du moins acceptables, et ils ont été combattus par des puissances étrangères [...] Une classe dirigeante a survécu, de plus en plus dictatoriale, répressive, incompétente. » (p.7/8)

La question de l'oubli

Transportons-nous dans le monde de l'entreprise. Dans un ouvrage intitulé *La Comédie Humaine du travail* (2015), Danièle Linhart, sociologue, procède à l'examen classique du taylorisme et de ses succédanés (fordisme, toyotisme, etc...) dans les entreprises, mais plus encore, elle nous fait faire un petit voyage dans l'univers qu'elle a bien connu : les colloques de management. Le petit monde des managers « s'y lâche » en voix off, en quelque sorte. Elle nous donne une idée de ce que nous appelons à tort des « décideurs ».

S'agissant du travail dans l'entreprise, l'auteur nous raconte dans quelles conditions un cadre supérieur lui explique d'un ton sentencieux et en dehors des conférences officielles, que « *son rôle est de produire de l'amnésie* »¹⁰. Cette chercheuse en sociologie des organisations, interloquée, essaye de comprendre le message étrange de son interlocuteur pendant que celui-ci continue de marteler ses certitudes. L'auteur, stupéfaite demande timidement comment s'y prendre pour produire de l'amnésie ? « *Eh bien, avait résumé ce cadre supérieur, péremptoire, il faut secouer le cocotier* ».

Apparté sur le médico-social

Dans le secteur social et médical, l'homme procédural, entièrement modélisé, constitue aujourd'hui la clef de voûte et l'idéal d'un système clos sur lui-même, qui porte en lui les termes de sa propre tyrannie. Dans *La Démarche qualité dans le champ médico-social*, (2010) Olivier Filhol cite un article de Michel Brioul psychologue clinicien, qui a étudié de près une « usine à gaz » de la qualité : sur 679 items répertoriés, s'agissant de patients relativement perturbés, 5 seulement sont relatifs à la souffrance psychique. Michel Brioul est par ailleurs l'auteur d'un remarquable travail critique sur *l'évaluation clinique en institution* (2008). Sans s'opposer de façon radicale à la notion d'évaluation, il montre combien les conditions sereines d'une évaluation satisfaisante, tenant compte de la complexité des questions psychopathologiques, sont rarement réunies.

Pourtant, que dire de la création d'organismes comme la Haute Autorité de la Santé ou de l'Agence Nationale de la Qualité des Etablissements et Services Médico

¹⁰ La situation, comme le précise l'auteur s'est produite dans les années quatre-vingt-dix.

Sociaux¹¹ issus en droite ligne de l'Association Française de Normalisation, organismes qui prétendent conseiller et modéliser les attitudes éducatives à partir de recommandations dont certaines dictées par la raison politiques, sont proprement effarantes ? Que dire enfin d'un secteur ou de nombreux experts autoproclamés, comme le dit Brioul, « vivent de notre propre ignorance ». L'ensemble de ces mesures ponctuées par des lois de plus en plus nombreuses, sont l'indice d'une modernité à bout de souffle où le manager voudrait à tout prix discipliner et maîtriser le phénomène humain qui lui échappe.

Le management désincarné

Dans un autre ouvrage intitulé *le Management désincarné*, (Dujarier, 2015), qui procède d'un grand nombre d'études sociologiques en entreprises, Marie-Anne Dujarier se penche sur le travail social en examinant la situation des assistantes sociales de plusieurs services. Cette étude fait apparaître combien l'obsession de la performance, omniprésente dans le discours, est en réalité une donnée bien aléatoire, « étant inévitablement une question de point de vue et de critères qui peuvent varier d'un pays à l'autre ». « La performance est donc discutable y compris dans sa mesure [...] ». L'auteur illustre cette situation dans le concret du travail :

Julie a reçu un monsieur qui devait faire face à des difficultés d'emploi, de logement, et de santé. Pour lui, comme pour elle, il ne s'agit pas d'éléments simplement additionnés, comme dans les statistiques. Ces problématiques entretiennent « dans la vraie vie », un rapport dynamique, explique-t-elle. Pour appréhender globalement cette situation, il lui a fallu une heure trente. Il a fallu cette intervention non prévue, non mesurée et non quantifiée d'un collègue qui a permis de dénouer le cas avec agilité. Les indicateurs officiels indiquent alors une mauvaise performance. Pour Julie, pourtant, c'est du beau travail sur un cas compliqué ».

Les planeurs sont follement rationnels

L'auteur montrera à plusieurs reprises comment ceux qu'elle appelle *les planeurs*, chargés de définir un travail qu'ils ne connaissent pas, s'adressant à des gens qu'ils ignorent et dont le métier leur est à peine connu, parviennent à gérer la difficulté de ce challenge impossible. Car eux-mêmes comprennent l'absurdité des situations qu'ils ont à

¹¹ Ces deux instances ont fusionné, ce qui met l'ensemble des établissements médico-sociaux sous la coupe des ARS (Agences Régionales de Santé) avec des recommandations issues du monde de l'hôpital, ce qui annihile toute l'histoire de l'éducation spécialisée. Demander à un jeune éducateur qui était D.M. Bourneville et de savoir que la méthode Montessori a été inspirée par un éducateur et un médecin Français (Seguin et Itard) est de l'ordre de l'impensable. Les enseignants de base le savent-ils ?

gérer et il faut éliminer les tensions produites par les effets du réel. Un réel qu'il faut éloigner le plus possible de leur conscience.

Disgression sur un récit de guerre

Cette question fait penser à l'histoire fameuse de ce maréchal qui joue au billard, dans une nouvelle magnifique d'Alphonse Daudet (qui l'eut cru ?). Cela se passe dans un château, près du front, pendant la guerre de soixante et dix, (La partie de billard, Contes du Lundi, 1993). Ce fringant officier supérieur a décidé de mettre toute son ingéniosité dans une partie avec un jeune officier d'état-major « brillant et plein d'avenir » sous le regard et les applaudissements des gradés du quartier général réuni, pendant que les bombes des prussiens se rapprochent, mais nul n'y voit goutte. On a peut-être décidé, dans l'entourage obséquieux du maréchal, que la guerre était tout entière installée dans la fascination des boules blanche et du tapis verts. Là, pouvaient-ils se faire croire, serait la réalité... Sous les bombes, le maréchal voudrait montrer l'exemple du courage, ne souffle mot sous les détonations et joue sa partie. Pendant ce temps, à quelques lieux de là, les petits soldats terrés dans leurs cambuses, trempés de boue et de pluie, attendent les ordres. Une estafette à cheval essaiera tout de même de déranger le maréchal pour lui signaler l'extrême tension et le danger vécu par les hommes sur le terrain. Mais ce cavalier qui a risqué sa vie pour traverser les lignes adverses sera reçu comme un trublion qui casse le jeu. « Foutez-moi la paix nom de Dieu ! ». A la fin de ce texte sublime, le maréchal gagnera sa partie... mais perdra la guerre.

Lorsqu'on parle des salariés aux planeurs, le même concept revient en force : « Les planeurs, constate Marie Anne Dujarier, pensent que « les gens résistent au changement. Il est néanmoins difficile de leur faire préciser à quels changements les autres salariés résistent. Lorsque je leur demande s'il pourrait y avoir résistance à une amélioration des salaires, ils rient en s'exclamant : « ah ! Là non, bien sûr ! ». Cette remarque signale que, dans la formulation « résistance au changement », il manque l'essentiel : la nature du changement lui-même...sans cette précision, les planeurs défendent la thèse d'une résistance générique, c'est-à-dire, au fond, idéologique. Ils accusent d'ailleurs régulièrement les autres travailleurs d'être « accrochés » à leur métier, à leur équipe, à leurs outils, à leur routine, à leurs conditions de travail, ou à leur

territoire. Ils jugent cet attachement mesquin et économiquement scandaleux. [...] Pour se faire, disent-ils, il faut les « motiver », les « acculturer », voire les « convertir ».

Ainsi les planeurs jouent, mais pas sur le même terrain que les salariés, qui ne comptent pour rien, comme la soldatesque. « Mandatés pour optimiser des valeurs abstraites et majoritairement quantifiées, les planeurs affirment régulièrement qu'ils n'ont pas besoin de savoir « ce qu'il y a derrière » les chiffres.

Où l'épistémologie est une éthique

Ce détour par la sociologie me donne envie de retourner vers Simone Weil la mystique pour qui le travail est « l'acte humain par excellence ».

Une autre réflexion d'E.W. Saïd sur le déracinement et ses effets me semble expliquer sa position éthique originale :

La plupart de gens ont principalement conscience d'arpenter une seule culture, un seul cadre, une seule patrie ; les exilés ont conscience d'au moins deux cultures et cette pluralité de vision donne naissance à une conscience de dimension simultanée, une conscience, pour emprunter une formule à la musique est contrapuntique. Pour un exilé, habitudes de vie, d'expression ou d'activité dans son nouvel environnement se constitue inévitablement au souvenir des choses vécues dans un autre environnement. »¹²

En quittant son rôle de professeur de philosophie (elle l'est à 22 ans !) pour rejoindre le travail en usine, partager la vie des ouvriers, défendre un syndicalisme humaniste et préoccupé de culture et de formation, en participant aux universités populaires de son temps, en s'extrayant de sa culture intellectuelle première (j'avais envie de dire « en s'exhilarant »), elle produit une réflexion certes douloureuse, mais qui n'a jamais été dépassée. « L'homme est ainsi fait, écrit-elle, que c'est celui qui est écrasé qui sent. Tant qu'on ne s'est pas mis du côté des opprimés pour sentir avec eux, on ne peut pas se rendre compte » (Œuvres, p.132).

La réflexion de la philosophe ouvre à tous les travaux actuels sur la souffrance au travail : Christophe Desjours, Yves Clot, Franz Fanon et bien sûr tous les auteurs de la pensée décoloniale cités en présentation de ce colloque. La question du déracinement/enracinement qu'elle pose avec acuité dans son dernier grand œuvre est cruciale et annonce aussi l'homme contemporain qu'Alex Onneth a désigné dans *La Société du mépris* (2006).

¹² « Freud et le monde extra européen », de Edward W. Saïd, Revue *Sud Nord*, N° 22, Franz Fanon, p.25.

Secouez le cocotier

Plus tard, dans une sorte de réflexion un peu flottante où l'image du cocotier joue sûrement son rôle, Danièle Lionhart se souvient d'une visite au musée franco-brésilien de Sao Paulo faite avec un collègue Français et je lui donnerai la parole :

« Au cours de cette visite, le commentaire d'une toile intitulée perte de mémoire avait retenu toute mon attention. On y décrivait une pratique imposée aux esclaves qui quittent leur sol natal. J'avais cru déceler, écrit-elle, malgré ma connaissance limitée du portugais, des éléments fondamentaux pour la compréhension de ce qu'on pourrait appeler une stratégie de domination ».

Le commentaire de cette toile, Danièle Linhart le copie entièrement en portugais et se le fait traduire par un ami. En voici le texte d'origine puis la traduction :

Os escravos que seram do porto de Guidah (Benin) ramo ao Novo Mundo eram levatos antes a arvore do esquecimentos, plantada pelo rei Agadja, em 1727. Em torno dessa arvorre, os homens deveriam dar nove voltas et as mulheres sete, para que se esquecessem de suas origens, sua identidade cultural, suas referencias geograficos. Renata Amaral.

« En 1727, les esclaves en partance du Benin pour le Nouveau Monde devaient tourner neuf fois pour les hommes et sept fois pour les femmes autour de l'arbre de l'oubli planté par le roi Agadja, afin d'oublier leurs origines, leur identité culturelle, leurs références géographiques ».

Pour Danièle Linhart, cette *fabrication de l'oubli*, initiation des esclaves à leur nouvelle vie, est à mettre en relation avec l'amnésie maniée par le manager moderne. Mais plus subtile est la façon d'introduire cette éradication de la mémoire à travers des postures humanisantes bien visibles, selon elle, dans le discours sur le travail contemporain. La perversité actuelle serait de prétendre accorder de l'importance à la personne du salarié aux dépens de ses qualifications, de son savoir-faire, de son expérience acquise au nom d'un humanisme affiché. La sociologue voit là une des pires escroqueries.

Conclusion

La pensée managériale et sa conquête du monde a partie liée avec l'imaginaire colonial. On a vu aussi qu'elle pouvait plus prosaïquement résulter chez chacun d'entre nous d'un simple manque d'attention¹³. C'est sans doute un manque d'attention qui a fait que cette éducatrice évoquée au début de mon propos croyant enregistrer une tranche de

¹³ Nous ne pourrions pas développer ici cette question qui fait l'objet de pages remarquables de Simone Weil.

vie, la transformait en mauvais interview. Le manque d'attention généralise et construit des entités, s'appuie sur des principes, quitte à les traiter « par-dessus la jambe ».

Pourtant, ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette œuvre, c'est la lucidité. Simone Weil, sans doute avant beaucoup, établit un rapport entre l'attitude d'Hitler en Allemagne, avec des populations « sans valeurs de vie » (la fameuse opération T4 qui fut les prémices de l'extermination des juifs d'Europe) et la colonisation.

Bien avant les autres, Simone Weil, qui n'avait pas lu les textes de Freud sur la guerre, qui ne savait rien des textes contemporains de la pensée décoloniale, avait dénoncé le comportement des états qui pouvaient défendre des valeurs de liberté d'égalité et de fraternité à l'intérieur (en métropole) tout en contraignant des populations éloignées à un quasi-esclavage. Plus encore, elle ne se contentait pas de rendre les états ou les organisations responsables. Aussi bien, sa démarche consistait-elle à aller à la rencontre du malheur parce que « pour penser le malheur il faut le porter dans sa chair » (Lettre à Joë Bousquet). Pour Simone Weil, rien ne peut se penser ni se dire qui n'ait pris naissance dans l'expérience¹⁴.

Tout éducateur, psychologue, thérapeute, tout aidant à quelque titre que ce soit, tout individu engagé dans des actions humaines devrait prendre la mesure de cette logique de la force quel que soit son maquillage¹⁵ idéologique. Bien sûr il nous induit à considérer à la fois la question du genre et celui de l'éducation dans son ensemble. Pour la première question, nous relirons Joan Tronto (2009). Pour la seconde, les travaux de Gérard Mendel qui dénoncent l'intensité du phénomène autorité dans son ouvrage *Pour décoloniser l'enfant*, et qu'on risque d'avoir bien oublié (1971). Mais ce serait encore une autre histoire.

¹⁴ Ce qui en fait une mystique d'une nature très particulière dont la prière est avant tout action parmi les hommes. A ce propos on a cité la phrase de Chesterton qui la définit bien : « Toute pensée qui ne devient parole est mauvaise pensée. Toute pensée qui ne devient acte est une mauvaise parole. Tout acte qui ne devient fruit est une mauvaise action ».

¹⁵ Dans le cadre de cet exposé, nous prendrons l'exemple des EPADH (Etablissement pour personnes âgées dépendantes). Tout travailleur dans ce genre de structure sait les difficultés rencontrées dans les soins quotidiens, les loisirs et l'animation, la rotation infernale du personnel sans parler d'un phénomène moins bien identifié qui est la perte de sens dans un collectif où chacun se sait voué à la fin de vie. Pourtant les questions sont autrement éclairées lorsqu'on apprend qu'une maison de retraite est actuellement plus rentable qu'un centre commercial. Cela a été rendu possible par le développement du secteur privé lucratif dont se sont emparés trois grands groupes qui ont réalisés en 2016 plus de 3 milliards de chiffre d'affaire.

Bibliographie

- Collectif d'auteurs, *Nous aimons la vie plus que vous aimez la mort, des poètes résistent*, Editions Al manar, 2016.
- Brioul Michel, *L'évaluation clinique en institution*, Ères, 2008.
- Cercas Xavier, *Le Point aveugle*, Essai traduit de l'espagnol, Acte Sud, 2016.
- Dujarier Marie Anne, *Le Management désincarné*, La découverte, 2014.
- Daudet Alphonse, *Contes du Lundi*, Poche Jeunesse, 1954.
- Dussel Henrique, *1492 ou l'occultation de l'autre*, L'atelier, 1992.
- Freire Paolo, *Pédagogie des opprimés*, Maspero, 1982.
- Gide André, *Voyage au Congo suivi de Le retour de Tchad*, Idées/Gallimard, 1929.
- Freire Paolo, *Pédagogie des opprimés*, Maspero, 1982.
- Filhol Olivier, *La Démarche qualité dans le champ médico-social, Analyses critiques, perspectives éthiques et pratiques avec Xavier GALLUT, Abdelhak QRIBI*, Ères, 2010.
- Freud Sigmund, *Anthropologie de la guerre*, Poche, Fayard, 2010.
- Gomez Jean-François, *Considérations inactuelles sur le travail éducatif dans les établissements spécialisés*, Presses Universitaire de Grenoble, 2014.
- Gomez Jean-François, *Le Gai-savoir des éducateurs, éloge des transparents, Chroniques et récits*, l'Harmattan, coll. « Histoires de vie en formation », 2019.
- Linhart Danièle, *La Comédie Humaine du travail, De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Ères, 2015.
- Mendel, Gérard, *Pour décoloniser l'enfant, sociopsychanalyse de l'autorité*, Payot (1971).
- Onneth Axel, *La Réification, petit essai de théorie critique*, Essais/Gallimard, 2009.
- Onneth Axel, *La Société du mépris*, La découverte, 2006.
- Saïd Edward W. *Culture et impérialisme*, Fayard et le Monde diplomatique, 2000.
- Tronto Joan *Un monde vulnérable, Pour une politique du "care"*, préface d'Hervé Maury, La découverte, 2009.
- Weil Simone, *Œuvres*, Florence de Lucy (dir.) Gallimard Quarto, 2000.